NOUVELLES CONSPIRATIONS.

Les complots des méchants sont toujours découverts.


THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

DERNIERS SOUPIRS
DE L'ARISTOCRATIE,
OU
NOUVELLES CONSPIRATIONS
DES NOIRS,
Pour soulever les Provinces du Royaume.

L'ARISTOCRATIE est enfin expirante ; mais ce n'est pas sans pousser de longs et pénibles soupirs.

Cette puissance immorale autant qu'impolitique, qui a si long-temps et si cruellement fait gémir le peuple sous le double joug de ses Prêtres et de ses Nobles, dont il étoit tour-à-tour le jouet et la victime, portoit en elle-même la cause de sa dissolution. Il suffisoit que le peuple pût s'élever un jour à quelque connoissance de ses droits pour que bientôt elle ne fut plus.

Aussi cette connoissance étoit-elle ce que l'aristocratie redoutoit le plus; et on sait avec quel soin, sous le spécieux prétexte de maintenir la religion et le gouvernement, mais en effet pour se conserver elle-même et tous ses abus, elle s'est constamment appliquée à tenir le peuple dans l'ignorance de tout ce qui pouvoit l'éclairer.

Mais ses efforts et tous les rafinemens de sa politique, n'ont pu empêcher à la fin la lumière de percer. Des génies, que la Divinité elle-même semble avoir inspirés pour le bonheur de l'humanité, ont paru : ils ont plaidé la cause des Nations avec cette chaleur et cette élévation qui ne pouvoient être excitées que par un si grand et si juste intérêt : leurs sublimes et immortels écrits exposés, ainsi que leurs personnes, à toutes les persécutions de l'aristocratie et du fanatisme, en ont triomphé, et les lumières qu'ils renferment gagnant de proche en proche, sont avec le temps parvenues à couvrir un vaste horison. Les droits de l'homme naturel ont été connus, les droits de l'homme civil rétablis, et les véritables principes des sociétés politiques

replacés sur leurs inébranlables fondemens : en deux mots chacun a été convaincu de cette maxime si vraie et cependant si long-temps méconnue, que ce ne sont pas les Nations qui appartiennent aux Chefs, mais les Chefs qui appartiennent aux Nations, et que toute puissance ne pouvant émaner que de la volonté du peuple, n'étant établie que pour son avantage, ne peut jamais devenir un titre pour le fouler et l'opprimer.

Dès-lors la révolution qui devoit ramener nos institutions à leur véritable état, à cet état dont elles s'étoient si étrangement éloignées, étoit inévitable, il ne falloit pour la hâter qu'une seule chose, c'est que la mesure des excès arrivât bientôt à son comble. Elle y est en effet heureusement bientôt arrivée ; je dis heureusement, car c'est sans doute un bonheur que l'excès du mal lui-même, quand il doit conduire promptement à un grand bien.

On sait en effet jusqu'à quel point les deux classes de la puissance aristocratique avoient porté les abus et les excès ; comment l'une, forte de la vénération attachée à son caractère, forte

du droit de parler au peuple de la part de Dieu, droit dont elle s'est toujours bien plus servie pour seconder ses vues ambitieuses, que pour annoncer les véritables et pures maximes de l'Evangile, dont ses Membres se donnoient néanmoins pour les interprétes et les prédicateurs, se croyoit dispensée d'avoir même l'apparence des vertus ; comment l'autre, non moins vicieuse, non moins portée à la cupidité, faisoit gémir les peuples sous le joug de son avarice et de son orgueuil : comment, enfin, toutes deux, parvenues à réunir dans leurs mains tous les emplois, toutes les graces et presque la totalité de la fortune de l'Etat, avoient trouvé le secret de rejetter le poids des dépenses publiques sur le peuple, qui ne jouissoit de rien, qui n'arrivoit à rien, et qui, exposé à tous les genres d'injustice et d'opprobre, n'avoit pas même de recours à la puissance publique, dont les ressorts ne se mettoient en jeu qu'au gré et sous la direction de l'aristocratie.

Cet état des choses ne pouvoit durer ; il a excité une violente crise, et cette crise a amené l'heureuse révolution qui se déploie sous nos yeux ; révolution assurée par une multitude de

causes, dont une seule suffiroit pour nous garantir de toute contre-révolution ; je veux dire la force du peuple, dirigée par la connoissance qu'il acquiert tous les jours davantage de son intérêt et de ses droits.

L'aristocratie le sait, et c'est ce qui la désespère ; c'est ce qui lui fait essayer tant d'efforts ; mais ces efforts sont les efforts impuissans de son agonie ; il fant qu'elle périsse.

Il y a long-temps, au surplus, qu'elle présage sa fin ; et c'est parce qu'elle la présageoit, qu'elle s'opposoit par tant de moyens à l'égale représentation du corps de la Nation dans l'Assemblée Nationale. C'est parce qu'elle la présageoit, qu'après avoir fait le sacrifice de ses exemptions pécuniaires, elle tenoit encore aux privilèges honorifiques, et vouloit interdire l'entrée des emplois publics, aux talens et à la vertu. C'est parce qu'elle la présageoit, qu'elle s'attachoit à l'opinion par ordre, et vouloit s'en couvrir comme d'un rempart, pour empêcher qu'on ne l'atteignît, et rendre impossibles la réforme des abus et toute amélioration nationale. C'est parce qu'elle la présageoit, qu'elle faisoit tenir, le 23 Juin,

cette fameuse Séance Royale, où elle mettoit dans la bouche du Roi un langage que ce Prince, digne d'être aimé autant qu'il l'est en effet, s'est empressé de désavouer aussi-tôt qu'il a été rendu à lui-même.

Cependant malgré ses présages, elle ne pouvoit s'accoutumer à l'idée qu'il lui falloit perdre une existence qui remonte à peu près aux premiers temps de la Monarchie, et qui n'avoit guères été suspendue que pendant le règne de Charlemagne. Elle attendoit toujours qne quelque événement imprévu viendroit à son secours; et parce qu'elle le désiroit elle l'espéroit : car on espère toujours facilement ce qu'on désire.

Mais depuis qu'elle voit par-tout les gardes nationales et les troupes réglées disposées à défendre le peuple et les loix qu'il se donne par ses Représentans, par-tout l'établissement des Départemens, Districts et Municipalités bien accueilli, et l'organisation des pouvoirs judiciaires et militaires prête à être formée sur un plan tout nouveau, ce qui lui enlève irrévocablement ses appuis; depuis qu'elle voit les finances sorties des entraves où elles les avoit jettées, la régie des Biens Ecclésiastiques enle-

vées aux brigandages des Bénéficiers, et confiées aux Corps Administratifs, tous les soutiens de sa puissance ébranlés et détruits, et cependant qu'aucun des événemens extraordinaires qu'elle cherchoit à faire naître ne se présente, elle sent qu'il faut à la fin renoncer à ses dernières espérances.

Mais moins il lui reste d'espoir et plus elle croit devoir s'agiter; elle veut avoir au moins l'avantage de périr en combattant.

Tantôt elle essaye de semer le trouble et les désordres, et souffle par-tout le feu de la discorde, du fanatisme, de l'intolérance et de la superstition.

Tantôt on l'entend, dans l'Assemblée du Corps Législatif mugir d'un ton épouvantable, par l'organe de ses fougueux partisans, soit pour empêcher, soit pour contrarier de sages opérations; et ne dussent-ils que consommer un temps précieux, c'en est assez pour qu'ils se livrent à des discours sans fin, dont tout le mérite consiste dans une malheureuse facilité d'arranger des mots et des phrases, mais qui d'ailleurs manquent de vérité et de corps, et ressemblent

véritablement à des châteaux de cartes que le moindre souffle renverse.

Tantôt elle essaye, par tous les moyens, de dissoudre le Corps législatif. De ceci les preuves abondent ; et on en trouve une bien frappante dans la proposition insidieuse qu'elle vient de faire pour la nomination de nouveaux Députés à l'Assemblée Nationale, sous le prétexte que les pouvoirs de plusieurs de ses Membres sont expirés ; prétexte bien ridicule, puisque d'un côté il est décrété que chaque législature durera deux ans, et que d'un autre côté tous les Députés ayant été envoyés par leurs Commettans pour faire la Constitution, tant que cet édifice politique n'est point achevé, leurs pouvoirs demeurent entiers.

Tantôt, fatiguée de défendre les biens du Clergé au nom du Clergé lui-même, elle les défend au nom des pauvres. Ces biens sont, dit-elle, le patrimoine de l'indigence ; on ne peut les lui enlever sans injustice et sans inhumanité. Elle veut ainsi exciter les pauvres contre l'Assemblée Nationale.

Mais les pauvres, qui n'ont jamais joui de ce patrimoine, ne donnent pas dans ce piége ; ils savent tout ce que l'Assemblée Nationale a déja fait pour eux, tout ce qu'elle doit faire encore, et que des revenus publics, une portion sera employée à pourvoir d'une manière sûre à leur subsistance. Au reste, ils doivent trouver bien étrange, et ce sentiment doit être général, d'entendre parler de l'intérêt des pauvres par ceux-là même qui dépositaires jusqu'ici du patrimoine de l'indigence, ont dans tous les temps violé, sans pudeur, ce dépôt sacré, pour le faire servir d'une manière scandaleuse à tous les genres de plaisirs et de débauches.

Tantôt elle invoque le nom révéré de la religion; et des factieux, capables de ramener toutes les scènes et toutes les horreurs de la S. Barthelemi, s'ils pouvoient y disposer les esprits, se répandent par son ordre, dans toutes nos Provinces. Déjà les Protestans sont poursuivis en Languedoc, et déjà plusieurs ont succombé sous les coups de quelques Catholiques, devenus furieux par les menées des Prêtres infâmes, &c.

Tantôt elle fait circuler des lettres incen-

diaires ou pleines de caractères symboliques, qui annoncent aux infâmes agens des troubles qu'elle excite ou voudroit encore exciter, la conduite qu'ils doivent tenir. Telle est celle que nous allons donner, et qui est tombée comme du ciel entre nos mains.

*Lettre de M. l'Abbé *** à M. le Vicomte *****, en date de Paris le Vendredi 16 Avril 1790.*

» L'injustice et l'outrage sont au comble, » Monsieur. Cette ligue de frénétiques, qu'un » peuple égaré ne frémit pas d'appeller assem- » blée Nationale, après avoir préludé ses fureurs » par l'*Antimoine*, veut encore nous faire avaler » l'*Arsénic*. Il est temps d'éclater. N'avons-nous » pas pour nous l'*Alun*, le *Vinaigre*, le *Vinaigre* » *distillé*, que nous pouvons renforcer de l'*Amal-* » *game*, de l'*Eau forte*, de l'*Eau régale*, de » l'*Eau-de-vie*, si puissante sur la partie la plus » forte du peuple ? Nos projets ont suffisam- » ment subi la lenteur de l'*Alambic*. Je n'ai pas » assez de connoissance de la *Chaux de cuivre* ou » *Œs ustum*; mais nos projets ne peuvent plus » rester au *Bain marie*. Il est temps de les » *Cimenter* avec la *Chaux vive*, si nous ne vou-

» lons rester éternellement *Tête de mort.* Oui, » Monsieur, ne cessez de le répéter à nos » Confédérés ; nos lâches ennemis finiroient » par nous *Calciner*, ils nous réduiroient en » *Chaux*, en *Cendres*, en *Cendres clavelées*, » ou *Cineres clavellati*, en *Cinabre.* Alors les » brillans *Crystaux* dégénéreroient en *Rouille* » ou *Crocus martis.* Pourquoi nous laisser *Coa-* » *guler?* Armons-nous de la *Curcubite*, sachons » enfin *Digérer*, *Filtrer* et *Fixer* nos combinai- » sons. Par des alarmes adroitement semées, » nous avons su couvrir nos mesures du *Lute de* » *sagesse ;* il ne faut plus que *Luter* un instant, » pour rendre l'explosion plus sûre et plus déci- » sive. Nous saurons bien encore éblouir une » populace mercenaire avec quelques *Marcasites*, » et lui rendre ensuite le *Mercure sublimé* pour » son *Huile.* Mais les momens sont courts et » précieux ; il faut se hâter de *Putréfier* nos » infâmes adversaires ; il faut qu'il n'en reste » pas un, il faut qu'ils soient tous dissipés, comme » la *Poussiere.* Laissons-les cependant s'applau- » dir d'avoir rendu libres le *Sel commun*, le » *Salpêtre*, le *Sel ammoniac*, le *Sel gemme*, s'ils » le veulent. Ils nous aideront eux-mêmes à

» les *Dissoudre*. Que de ces flots d'agitation tumul-
» tueuse qui s'entrechoquent dans nos assem-
» blées, et plus encore dans nos cœurs indignés,
» s'élève un esprit pur comme l'*Esprit-de-vin*,
» dévorant comme le *Souffre*, qui puisse enfin
» *Sublimer* le véritable ordre politique ! Entas-
» sons *Matras sur Matras* ou *Ssst*; éloignons le
» *Tartre*, profitons du moindre *Soliveau* ou *Tigil-*
» *lum*; employons s'il le faut le *Vitriol*, le
» *Verd-de-gris*, le *Verre*, l'*Urine*, la *Cire* et le
» *Borax*. La contre-révolution est mûre : mettons
» à profit la sécurité de nos tyrans. Leur der-
» nier pamphlet contre nous est l'arme la plus
» victorieuse pour nous. N'en doutez pas, c'est
» un don de la Providence. Tout est pour
» nous le *Feu*, L'*Air*, l'*Eau*, *la Terre*. Le
» Ciel même nous envoye cette égide. Mais
» tout doit être consommé dans l'*Année*. Si nous
» perdons un seul *Jour*, une seule *Nuit*, une
» *Heure*; si le coup, j'ose vous l'assurer, si le
» coup mortel n'est pas porté dans le *Mois*, nous

» sommes irrévocablement entraînés par le
» *Feu de tourbillon*. La coalition monstrueuse qui a
» préparé contre nous le *Plomb*, qui nous a réduits
» à l'*Etaim*, qui fait sans cesse aiguiser contre
» nous le *Fer* qui nous a ravi l'*Or*, qui a chargé
» nos pieds de *Cuivre*, fera couler dans nos vei-
» nes le *Vif-argent* ou *Mercure*, et nous pleure-
» rons dans l'abyme ; avec des larmes de rage,
» le vol sacrilége de notre *Argent*. «

Je suis tout à vous, mon cher Vicomte, &c.

Tous les mots imprimés dans cette lettre en caractère italique étoient exprimés dans l'original par des signes chimiques. Quelque diabolique qu'elle soit, elle prouve cependant que nos ennemis sont aux abois. Ils ne se serviroient pas de caractères si recherchés, s'ils pouvoient encore espérer nous soulever. Ce peuple, qu'ils traitent de *canaille*, les accable de mépris, et les abreuve d'amertume à son tour. *Cette canaille* se venge de leur longs outrages. *Cette canaille* est devenue un peuple libre, qui veut détruire

jusqu'aux vestiges du pouvoir arbitraire ou de l'aristocratie. Ce monstre ne désolera plus l'empire de l'Univers le plus redoutable et le plus beau. Il peut empoisonner de son souffle quelques cantons de la Germanie, exercer sa tyrannie dans les climats brûlés de l'Afrique, mais la France, ma chère patrie, ne connoîtra plus ses chaînes, et les français seront désormais les modèles des peuples libres et heureux.

A PARIS, de l'Imprimerie de CHAMPIGNY, rue Hautefeuille, N°. 36. 1790.